

« ESQUISSES » de Jean François Billeter

Toute publication nouvelle de Jean François Billeter m'alerte. L'autre jour, en librairie, mon regard est aimanté par un petit format d'un élégant blanc cassé où directement sous le nom du sinologue de Genève se détache ce titre : *Esquisses*. Je saisis l'opuscule que je me contente de retourner : en quatrième de couverture cette simple phrase : *Rien ne sert de parler, il faut dire*. Oui, sans doute. J'attendrai d'être chez moi pour ouvrir le livre. Avec la prose de JF Billeter je ne marchandais pas.

Esquisses est un petit livre (124 p) à savourer, à méditer. Quelques lignes de préambule présentent les 50 esquisses qui composent le texte. On jugera tout de suite du ton et du style : incipit : *On fait une esquisse pour saisir une idée, une chose vue*. Suit le propos de l'ouvrage, sa raison d'être : *Je m'en sers pour tenter de résumer ce que j'ai appris, depuis trois quarts de siècle, et pour ébaucher des conclusions*.

Inutile d'épiloguer longuement : on mesure l'importance de ce livre aux yeux de son auteur. Je n'entreprendrai ni de le résumer ni d'en analyser la construction (ce qu'il mérite pourtant). Aux esquisses que nous offre ce maître, avec sa générosité et modestie coutumières, je n'ajouterai que quelques petits commentaires (en suivant les signes en marges déposés au cours d'une première lecture).

Avant d'évoquer le livre, et le plaisir que j'ai pris (et reprendrai) à le parcourir lentement, je précise quelques points. J'ai lu l'œuvre sinologique de JF Billeter, avec grand profit, particulièrement son approche de Zhuangzi, à qui il a rendu, comme personne à ma connaissance, sa dimension de penseur fondamental, exceptionnel. Je l'ai aussi écouté – quelques conférences données naguère à l'École Normale de la rue d'Ulm – découvrant un remarquable pédagogue. Je ne connais pas l'homme. Un entretien assez récent à France-culture où il répondait avec précision à des questions souvent approximatives m'a appris que francophone de famille il était devenu dès l'enfance germanophone et italienophone – opportunité offerte par son pays, la Suisse – avant d'apprendre le chinois et d'autres langues. La langue chinoise, à laquelle il a voué sa carrière, il l'a étudiée à Pékin de 1963 à 1966. Je remarque : c'est un apprentissage de jeunesse (il est né en 1939) qui s'est effectué juste avant que n'éclate le grand drame collectif où le régime socialiste allait montrer son pire visage. A ma connaissance il n'a jamais raconté son expérience chinoise. Il a seulement confié, au cours de l'entretien en question, qu'il se définit dans son rapport au langage comme un « animal amphibie », capable de passer sans effort d'un milieu à un autre et il a aussi observé que chacun de ses compagnons d'études d'alors « s'est forgé sa Chine à soi ». Une observation qu'à ma modeste échelle j'avais également faite, et pour laquelle je partage l'explication de JF Billeter : le monde chinois est si vaste, divers et vertigineux que chacun d'entre nous (étrangers) en tire et y construit une image différente où sa singularité forcément s'exprime. La fameuse phrase d'Hamlet – *Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que dans toute votre philosophie* – pourrait s'appliquer à la Chine (si on fait d'Horatio un sinologue).

Revenons au livre. *Esquisses* traduit bien le tracé même de cette pensée alerte et indépendante. JF Billeter réfléchit à haute voix, à la première personne, sans jargonner ni pontifier. Je trouve à cet intellectuel suisse un style très Europe des Lumières. Est-ce le caractère amical de sa façon de s'exprimer qui dispose autant à l'accompagner dans sa réflexion, mais les yeux bien ouverts, résolu à comprendre avec lui ? Une réflexion qui, contrairement aux règles scolaires, se permet des variations de perspectives, des changements de plan complets dont on ne songe pas à se formaliser. A partir d'une première esquisse qui évoque l'aventure de l'espèce humaine, du commencement de la vie à l'état actuel (et préoccupant) du monde, on se trouve très vite transporté dans l'observation rapprochée des processus internes, subjectifs de la pensée et du corps vécu – deux données qu'il est aussi impossible de dissocier que difficile à démêler. Le nœud du problème.

Ce livre, bien dans la ligne d'un précédent : *Un paradigme*, est ainsi une méditation. L'auteur revient aux choses elles-mêmes en commençant par reconsidérer l'activité mentale qui est le socle de notre sentiment d'identité. Pour cela *deux sésames*, annonce-t-il : *nous abstenir de parler, nous abstenir de bouger*. Se met alors en route une description où nous allons retrouver, mais comme rafraîchies, les notions communes : conscience, langage, imagination, liberté. On voit que JF Billeter ne cherche pas à « créer » du concept à tout prix. Il n'innove, par rapport à la langue usuelle, qu'avec le terme d'intégration, dont il ne se dit guère satisfait mais maintenu faute de mieux car son apport est capital dans la compréhension du rapport de la conscience et du corps. Intégration désigne le processus dynamique central à l'œuvre dans tous les processus d'apprentissage, autrement dit présent partout où se constitue de l'humanité. Processus qui, entre autres, permet de comprendre la parenté profonde du geste et de la parole. En lisant *Esquisses* je pensais au livre déjà ancien mais si riche de Leroi-Gourhan*, une des plus belles synthèses en sciences humaines que je connaisse.

Il y a des enseignants-écrivains, parfois admirables (Gracq, Pierre Bergounioux). JF Billeter me semble être un pédagogue-penseur. En témoigne dans ce livre, pour montrer que *la phrase est un geste expressif*, une lumineuse petite leçon de chinois propre aussi bien à informer le non-sinisant qu'à stimuler le sinisant.

Le cœur d'*Esquisses* est ainsi une approche neuve et pourtant simple (au bon sens du terme) de la subjectivité et de ce que la langue classique appelait le sens intime. La voici résumée, mais il faut reprendre et suivre toute la démarche qui l'a produite pour l'apprécier : *La conscience n'est pas ... un poste de commande à partir duquel je dispose de moi-même et des choses, mais une efflorescence de*

l'activité du corps, une luminescence qui se produit momentanément dans la nuit.

On se souvient que ce point central a été atteint, par un mouvement d'approfondissement continu, à partir d'une vision d'ensemble de la vie et du monde tel qu'il est devenu. Mouvement inverse dans la dernière partie de la méditation : de l'intime du sujet on revient à l'ampleur des choses et de la nature telle que nous l'avons (dé)faite.

Au cours de cet élargissement de la perspective nous allons rencontrer de nouvelles notions communes : la pensée de la mort, la croyance, la beauté. Croiser Pascal, et son fameux divertissement, mais pour s'en écarter, une bonne fois, définitivement : *Pascal en concluait à la misère de l'homme sans Dieu, j'en conclus à son ignorance des lois de l'activité.* Congédier aussi les deux mouvements d'idées opposés qui ont accaparé la scène intellectuelle dans la seconde partie du 20^e siècle : l'individualisme sans issue de l'existentialisme et l'objectivisme plat, étouffant du structuralisme. Avec cette conclusion, calmement assénée : *cela nous débarrasse d'une considérable littérature.*

Il ne faudrait pas s'imaginer que JF Billeter professe un rationalisme tranquille et confiant, bien à l'abri dans son petit pays neutre, prospère et policé. Son diagnostic sur notre monde dit globalisé est radicalement négatif : *la croissance actuelle est une fuite en avant suicidaire.* Sa prétendue rationalité, il la juge complètement dévoyée. Sous le signe de l'infini, mais d'un mauvais infini qui ne sait que répéter, redupliquer aveuglément, à l'origine du *cancer* qui affecte les collectivités d'aujourd'hui engagées dans *une course vers rien.*

Les dernières pages du livre ont un ton très politique, mais complètement personnel, sans référence à aucun mouvement précis d'opinions. La situation mondiale parvenue au stade de *la métastase généralisée* n'a plus que cette *alternative : le capitalisme ou la civilisation.*

Ce qu'appelle notre temps, selon JF Billeter, c'est rien de moins qu'un nouveau mouvement des Lumières, qui en particulier s'applique à redéfinir la liberté en termes positifs. Je pense à la formule de Gide : « Savoir se libérer n'est rien ; l'ardu, c'est savoir être libre » mais généralisée, au-delà du plan moral individuel pour laquelle l'avait forgée l'auteur des *Nourritures terrestres*. Une compréhension neuve de la liberté me semble ainsi être l'aboutissement de la méditation que déploie *Esquisses*. La soutient un étonnant éloge du fini – opposé au mortifère infini actuel – où se nouent de façon originale les thèmes de la beauté et de la pensée de la mort. Il va sans dire que je résume et simplifie, outrageusement. J'ai assez dit mon admiration pour la manière si fraîche et franche d'écrire de JF Billeter, qui tranche heureusement avec l'érudition sourcilleuse que cultive aujourd'hui la recherche universitaire, une philosophie de professeurs, pour quelques professeurs. Il me semble cependant que cette réflexion s'est formée dans la durée à partir d'un triangle fondateur dont les sommets sont Spinoza, précurseur masqué des Lumières dont il fournit le programme : *Connaître exactement notre nature laquelle nous désirons parfaire.* Zhuangzi figure indépassée de la pensée chinoise, défi sarcastique lancé à tous les mandarins passés et présents, et Valéry, observateur implacablement lucide tant de lui-même que de la rupture induite par la modernité. De cette triple influence est née une pensée de et pour notre temps.

Citons pour finir quelques mots de l'esquisse n° 50 : *Ces idées ont-elles la moindre chance d'avoir un effet ? J'en doute, mais je ne désespère pas tout à fait... Quoi qu'il en soit, reste au moins la satisfaction d'avoir compris ou d'avoir cru comprendre, avant la fin, par où l'aventure humaine a échoué.* C'est la dernière phrase du livre.

**Le Geste et la Parole* (1965).

Ideeschinoises.blog.lemonde